

FESTIVAL Le réalisateur Basil Da Cunha, Lausanne - Cannes, via Lisbonne.

Comme un poisson sur les marches



CANNES
CHRISTIAN GEORGES

«Ce qui se passe ici me dépasse...», souffle Basil Da Cunha. Pas encore diplômé en cinéma, il a le privilège d'être le seul réalisateur suisse sélectionné à Cannes cette année. Son court-métrage «Nuvem - Le poisson-lune» passait hier à la

«**Mon rôle est seulement de créer, à partir d'un fil rouge très simple, une plateforme de liberté.**»

BASIL DA CUNHA
RÉALISATEUR SUISSE

«Quinzaine des réalisateurs». Basil Da Cunha voit le jour en 1985 à Morges d'un père portugais et d'une mère suisse (il possède les deux passeports). Il commence par aimer le cinéma populaire français de Gabin et Belmondo. «J'étais triste quand le méchant perdait à la fin.» Sa mère, peintre, l'élève avec son nouveau compagnon, un comédien sénégalais qui lui montre des films de Fellini. A Lausanne, l'adolescent connaît une scolarité difficile, dans laquelle le cinéma ne trouve aucune place. «J'ai fait au moins cinq ou six écoles différentes. J'aimais un peu trop la provocation. J'ai un problème avec l'autorité...»

Bidonville créole

Basil Da Cunha n'en tourne pas moins une dizaine de courts-métrages avant de rejoindre Thera Productions. «Je suis plus un faiseur qu'un cinéphile. Je ne porte pas le poids de l'histoire du cinéma sur mes épaules. La réalité dicte ce que je fais: j'aime filmer des gueules, des personnages qu'on ne voit pas dans les films, ou à qui on donne les mauvais rôles. Je me sens plus à l'aise avec les gitans, les voyous, les immigrés qu'avec les gens qu'on rencontre ici à Cannes. Je n'aime pas les chapelles, les codes à



Basil Da Cunha est le seul réalisateur suisse en lice cette année dans la «Quinzaine des réalisateurs» avec son court-métrage «Nuvem - Le poisson-lune». SP

respecter. Je ne me vois pas boire des flûtes de champagne pour obtenir je ne sais quoi. Les réseaux, c'est l'affaire des producteurs...»

La mixité sociale est à ses yeux la plus grande richesse de la Suisse. Mais c'est à Lisbonne que vit au

jourd'hui Basil Da Cunha, seul Blanc du bidonville créole où il a tourné «Nuvem - Le poisson-lune». Mais pas du tout dans un style naturaliste: «Le problème du cinéma social, c'est qu'il réduit le sujet à une fonction et il n'y a rien de

pire. Un Beur ou un Gitan n'est pas forcément une victime. Je ne veux pas être condescendant.»

Quoi alors? «Travailler sur l'émergence du réel. Je veux faire un cinéma qui se mélange à la vie, sans horaire ni planning, où le réalisateur n'est

pas au-dessus de tout le monde. Mon rôle est seulement de créer, à partir d'un fil rouge très simple, une plateforme de liberté sur laquelle mes acteurs non professionnels peuvent s'exprimer. J'aime mettre ensemble des gens pas très compatibles, provoquer des conflits. Sur mes tournages, il n'y a pas d'Henniez, mais du vin et du whisky...»

Un diplôme à obtenir

De l'acteur de «Nuvem - Le poisson-lune», Nelson Duarte, Basil Da Cunha dit avec tendresse qu'il est «un peu fou», qu'il «parle à tout le monde». Alors forcément, il l'a perdu de vue sur la Croisette. Dans le film, il est l'importun qui soliloque et s'illusionne, «car le mensonge est notre seule arme pour continuer de rêver». En attente de la réaction du public, Basil Da Cunha se dit «content que la «Quinzaine des réalisateurs» récompense cette idée du cinéma». D'autant plus que cette section a par le passé révélé les cinéastes qu'il admire: Pedro Costa, Albert Serra, Miguel Gomes. La Haute Ecole d'art et de design de Genève lui a donné l'accès à leurs films. Aura-t-il la discipline suffisante pour continuer son cursus d'un an et obtenir son diplôme? «Ça va aller...»

LE JURY A L'EMBARRAS DE LA SHOAH

On souhaite bon courage au jury présidé par Robert De Niro pour accoucher sans douleur d'un palmarès incontestable. Contrairement à l'année dernière, où «On-De Boonmee» et «Des hommes et des dieux» se détachaient nettement, la compétition de cette année n'ouvre pas de voie royale à de clairs favoris.

Alors qu'il reste deux titres à découvrir, 10 critiques de la presse internationale donnent une tendance dans le magazine «Screen»: à l'aune des étoiles attribuées (quatre au maximum), «Le Havre» du Finlandais Kaurismäki récolte la meilleure moyenne (3,2). Les frères Dardenne sont quasiment à égalité avec le magnifique «Gamin au vélo» (3,1). «The Tree of Life» de Terrence Malick se hisse à la même hauteur que l'inattendu «The Artist» (2,8). «We Need to Talk About Kevin» (2,5) coiffe de peu «Melancholia», de Lars Von Trier, dont les chances semblent réduites à pas grand-chose après ses déclarations intempestives. «Habemus papam» de Nanni Moretti est en embuscade (2,3).

Dans «Le Film Français», six des 15 critiques interrogés donnent leur palme à Terrence Malick, cinq à Michel Hazanavicius pour «The Artist», quatre à Maiwenn pour «Polisse», Nanni Moretti, Kaurismäki, Almodóvar, les Dardenne et Cavalier récoltent des indices de satisfaction élevés. Il en sera sûrement de même pour «This Must Be The Place». Montré hier, le «road movie» de Paolo Sorrentino a surpris et séduit. Sean Penn y excelle en clone de Robert Smith (le chanteur de The Cure), tiré de sa retraite dorée et catatonique par l'héritage familial mal digéré de la Shoah. Le jury voudrait river son clou à Lars Von Trier qu'il ne primerait pas autre chose. CHG

Lars Von Trier a «dit des choses terribles»

Vous avez été déclaré «persona non grata» par le Festival de Cannes après vos propos sur Hitler et les juifs en conférence de presse. Avez-vous des bouffées autodestructrices?

Lars Von Trier: Oui, certainement. Mais ce n'est pas pour cette raison que les choses ont dérapé mercredi en conférence de presse. J'étais de bonne humeur. Tout allait presque trop bien. Et tout à coup, comme quand on n'arrive pas à redresser le volant, les phrases ont dérapé. J'ai dit des choses terribles. Je le regrette beaucoup, car c'était vraiment stupide. Je ne peux pas présenter mes excuses, ce serait ridicule. Mais je suis désolé d'avoir blessé des gens.

Pensez-vous pouvoir revenir à Cannes présenter un nouveau film?

Pour l'instant, je n'ai pas le droit de m'approcher à moins de 100 m du palais. Si

cette règle ne change pas, cela va être difficile.

Comment jugez-vous la décision du festival de vous bannir?

Ils ont fait ce qu'ils devaient faire. J'ai beaucoup de respect pour Thierry Frémaux et Gilles Jacob, mais ils ont un conseil d'administration qui a dû leur sonner les cloches. Je respecte sa décision. Moi aussi, j'envierais se faire foutre un type dont on me rapporterait juste quelques propos stupides, sortis de leur contexte. De toute évidence, je n'ai pas de sympathie pour Hitler. A l'avenir, est-ce que le Festival de Cannes va choisir uniquement les films de gens dont on sait qu'ils ne diront rien de stupide en conférence de presse? Cela pose des problèmes artistiques selon moi. On m'a même demandé de retirer mes propos relatifs à Albert Speer. Je ne peux pas. Je

n'ai aucun respect pour lui en tant que criminel de guerre. Mais j'ai du respect pour ses réalisations en tant qu'architecte.

N'est-ce pas avoir perdu tout sens de l'humour que de plaisanter sur des sujets pareils?

J'ai fait un tas de blagues durant cette conférence de presse. Je me rends compte que je me suis aventuré dans une zone intouchable. Cela existe partout et peut-être encore davantage ici qu'ailleurs.

Y a-t-il un leader politique que vous admirez?

(Hésitation) C'est un terrain miné... J'admets que j'ai été et suis encore, jusqu'à un certain point, un communiste. Je n'ai vu aucun système communiste fonctionner, mais reste attaché à cette idée que tout devrait être partagé. CHG

MÉMOIRE Un symposium récent a rendu hommage au jeune Neuchâtelois décapité en mai 1941 à Berlin.

Maurice Bavaud, celui qui a tenté d'assassiner Hitler

«Nous ne sommes pas ici pour la commémoration d'une personne, mais pour utiliser l'aventure de Maurice Bavaud afin de réfléchir à notre époque.» C'est dans cet état d'esprit que Marc Perrenoud, historien au Département fédéral des affaires étrangères, a donné un éclairage sur le contexte historique et politique du cas Maurice Bavaud.

L'historien s'exprimait dans le cadre d'un symposium récent tenu à l'Université de Neuchâtel et qui célébrait le 70e anniversaire de la mort du Neuchâtelois - âgé de 22 ans -, guillotiné après avoir tenté d'assassiner Hitler le 9 novembre 1938 à Munich.

Pourquoi le Guillaume Tell de 1938 - l'expression serait du Führer - n'a pas reçu le soutien des autorités suisses lors de son incarcération et de son procès, alors que d'autres prisonniers suisses en avaient pourtant bénéficié? Parmi les questions que Marc Perrenoud soulève, cette dernière est cruciale. Selon lui, «l'attitude des diplomates suisses en poste à Berlin étaient caractéristiques de la politique d'accommodation que pratiquait la Suisse à cette époque». En effet, on évitait les problèmes avec l'Allemagne nazie, notamment dans les premières années de guerre, lorsqu'il était encore question d'une invasion de la Suisse.



Maurice Bavaud avait tenté de tuer Hitler en 1938. KEYSTONE

Selon l'historien, la Suisse était pourtant, à cette époque, dans une position favorable face à l'Allemagne et aurait donc eu la possibilité de négocier. «Cependant, pour Bavaud, on considère dans la haute administration que son cas n'est pas digne d'intérêt, du fait de son but peu glorieux qui était d'assassiner Hitler.» Qualifiant son acte «d'effroyable», les autorités suisses n'entreprendront donc rien pour sauver le Neuchâtelois, malgré les nombreuses démarches de son père.

Maurice Bavaud est guillotiné le 14 mai 1941 à Berlin-Plötzensee. Son corps ne sera jamais rendu à sa famille qui apprendra sa mort à la lecture d'une lettre dans laquelle il

leur fait ses adieux. En 1955, les autorités suisses engagent des démarches pour la réhabilitation de Maurice Bavaud auprès des autorités allemandes. Dans les années 1970 et 1980, plusieurs publications d'historiens et de journalistes à ce sujet créent le débat et forcent le Conseil fédéral à prendre position. Mais ce n'est qu'en 2008, lors du 70e anniversaire commémorant l'action du jeune homme, que Pascal Couchepin, en tant que président de la Confédération, dans une allocution à sa mémoire, reconnaît publiquement son acte et ses motivations.

Marc Perrenoud explique qu'autant de temps a été néces-

saire pour reconnaître l'action d'individus tels que Maurice Bavaud, car «un consensus politique et social avait été trouvé en Suisse à la fin de la guerre, par la mise en place de la croyance que le pays a fait tout son possible, notamment dans les activités humanitaires». Ainsi, «toute une génération s'est développée dans cette perspective, c'est pourquoi il faut parfois beaucoup de temps pour en faire émerger de nouvelles». ELODIE BOTTERON

INFO

En savoir plus:
www.maurice-bavaud.ch